Germanica

26 | 2000

Philosophie et littérature dans les pays de langue
allemande au xxe siècle

Philosophie ou « phobos sophie »

Kieseritzky, Die ungeheuerliche Ohrfeige oder Szenen aus der Geschichte
der Vernunft

Philosophie oder « phobos sophie ». Kieseritzky, Die ungeheuerliche Ohrfeige
oder Szenen aus der Geschichte der Vernunft

Frédéric Weinmann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2415>

DOI : 10.4000/germanica.2415

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2000

Pagination : 131-144

ISBN : 9782913857032

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Frédéric Weinmann, « Philosophie ou « phobos sophie » », *Germanica* [En ligne], 26 | 2000, mis en ligne
le 07 mars 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2415> ;
DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2415>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Philosophie ou « phobos sophie »

Kieseritzky, Die ungeheuerliche Ohrfeige oder Szenen aus der Geschichte der Vernunft

Philosophie oder « phobos sophie ». Kieseritzky, Die ungeheuerliche Ohrfeige oder Szenen aus der Geschichte der Vernunft

Frédéric Weinmann

- 1 La philosophie occupe une place centrale dans l'ouvrage d'Ingomar von Kieseritzky paru chez Klett – Cotta en 1981, *La Gifle monstrueuse ou Scènes tirées de l'Histoire de la Raison*¹. Au-delà du (sous-)titre, l'une des deux citations qui servent d'incipit attire immédiatement l'attention sur la philosophie grecque et précise d'emblée certaines orientations. Elle est extraite de l'ouvrage posthume de Jacob Burckhardt, *Griechische Kulturgeschichte*, et plus exactement du chapitre consacré à « la libre personnalité », dans lequel l'auteur avance que la philosophie grecque inaugure une nouvelle époque de l'humanité dans la mesure où les penseurs accèderaient pour la première fois à l'indépendance par rapport à l'État et à la religion, où le savoir ne serait plus réservé à une caste, mais où chaque individu pourrait au contraire défendre une théorie personnelle et originale. L'autonomie des philosophes grecs se manifesterait, selon Burckhardt, dans leur indifférence à l'égard des valeurs établies, en particulier l'argent, et dans l'absence d'attaches personnelles :

Mais pour le sage, écrit-il, le monde est tout entier une terre étrangère, la vie n'est qu'une auberge et le corps un tombeau, d'où sa résignation à l'encontre de la pauvreté, de l'exil et des autres coups du sort. Extérieurement, son émancipation par rapport à son pays natal s'exprime aussi à travers les nombreux voyages qu'il entreprend en différents lieux soit pour se former, soit pour enseigner. Seul Socrate n'avait pas besoin de changer de lieu².

- 2 En ne retenant que la dernière phrase de ce paragraphe en guise de citation, Kieseritzky synthétise quelques lignes de force de son ouvrage : il en justifie tout d'abord la forme, puisque celui-ci se présente comme un voyage de formation à travers la Méditerranée antique. Il suggère en outre qu'il s'agit d'un ouvrage sur la liberté de pensée, l'indépendance par rapport à la norme et la résignation à l'égard de la vie humaine, tout en laissant au lecteur le soin de décrypter ses intentions. Cette phrase

révèle enfin un principe fondamental sur lequel repose son écriture puisque le propos de Burckhardt, extrêmement clair dans son propre contexte, est ici transformé en formule lapidaire, qui affiche l'arrogance d'un auteur cultivé et élitiste, intrigue le lecteur par l'absurdité ainsi acquise et prend dès lors une valeur poétique.

- 3 La première des 93 scènes de cette fictive histoire de la Raison, intitulée « Les gifles », se rattache directement au titre de l'ouvrage et précise le point de départ du récit : le narrateur y raconte en effet la première étape de sa formation, qui débute auprès du maître Phantom dans une vallée sableuse à proximité de Yanina. Pour contraindre ses élèves à une attention soutenue, leur maître parle à voix basse, de sorte que ceux-ci n'entendent pas tout ; s'ils ont le malheur de se tromper ou de poser une question déplacée, le maître leur inflige une gifle monstrueuse, quoique le plus souvent imaginaire. Son enseignement porte principalement sur la philosophie :

Ne pensez pas, dit Phantom à mes amis Cabès et Ploïcos, ainsi qu'à un garçon nommé Hédron et à moi-même (Critos), que vous pensez, ou alors si vous pensez que vous pensiez déjà, vous êtes à la périphérie ; de même, en somme, qu'on surestime la pensée quand on aborde les prétendues grandes questions – puisqu'il n'existe pas de grandes questions ou de questions irrésolues³.

- 4 Dès la première page de l'ouvrage, Kieseritzky propose ainsi une réflexion énigmatique sur la nature de la pensée, dont l'idée centrale est qu'on en surestime le pouvoir et qu'on a tort de croire qu'il existe une logique supérieure à la réalité. Cette interprétation est renforcée par d'autres éléments de la scène, dans laquelle les potentialités de la pensée sont violemment remises en cause et où apparaît une définition négative de la philosophie :

La philosophie par exemple, dit un jour Hédron, n'est-elle pas la discussion continue des ultimes questions ?
À ce moment, Phantom interrompt sa marche circulaire, ses cheveux se dressèrent et il donna une gifle à Hédron.
Il y eut une césure ; Hédron comprit visiblement tout de suite que la philosophie n'était pas une discussion continue sur les ultimes questions, Phantom comprit tout de suite l'efficacité d'une gifle lancée au bon moment, et nous comprîmes cet exemple, de sorte que tout le monde était servi⁴.

- 5 Dès lors, Phantom répond systématiquement par des gifles à toutes les questions concernant la philosophie. Ainsi remporte-t-il un concours contre un penseur de Képhalinia, au cours duquel ils traitent des sujets suivants :

La connaissance de la réalité relève-t-elle vraiment des questions ultimes ?

- 6 et

La philosophie a-t-elle l'ambition de pénétrer la totalité du monde⁵ ?

- 7 Phantom dénie à la philosophie la capacité ou la mission de résoudre les secrets de la création, de découvrir la vérité et de donner sens à l'univers. Si chaque gifle correspond à une négation, la philosophie ne serait donc pas une discussion continue sur les grandes questions insolubles, mais une approche de la réalité qui renonce à la comprendre dans sa totalité. D'après la seule déclaration positive du maître, le philosophe doit commencer à établir des concepts fondamentaux :

Si jamais l'avenir est idéal, nous dit Phantom pour conclure cette leçon dépourvue de gifles, les définitions produiront tous les concepts à partir d'idées claires et distinctes et les preuves feront dériver tous les théorèmes de vérités évidentes en elles-mêmes⁶.

- 8 Selon lui, il faut d'abord apprendre à poser des définitions rigoureuses, à vivre de manière convenable et à ne pas déranger les autres par ses propres opinions ; mais Phanton est obligé d'interrompre son enseignement au terme « Archigonie », c'est-à-dire avant « Aristippe », car il est renvoyé après qu'une de ses gifles magistrales a rendu débile Hédron, qui n'en deviendra pas moins homme politique. C'est alors que le trio complémentaire, comprenant un logicien invétéré, un alcoolique obsédé par les femmes et un observateur impassible, se met en route pour un long périple à la recherche de définitions fiables, comme le raconte rétrospectivement Critos, âgé d'une centaine d'années.
- 9 Malgré la « mémoire monstrueuse » (p. 20) du narrateur, ce récit fictif à caractère autobiographique souffre de nombreuses lacunes, répétitions et interférences qui n'en facilitent guère la lecture. Reconnaisant à plusieurs reprises le désordre inhérent à ses notices, Critos avoue même à la fin de l'ouvrage :
- Ainsi, je me tiens entre mes quarante quatre plus quatre blocs de marbre travaillés, qui n'ont pas encore tout à fait atteint leur forme sphérique (encore une sorte de mélioration bénigne de la matière agréablement muette), et je saute d'une note à une notice, sans jamais être bien couvert par ma mémoire qui flanche⁷.
- 10 Ainsi, les scènes, de longueur très diverse, se succèdent globalement dans l'ordre chronologique, mais ne manquent pas, dans le détail, de s'entrecroiser, voire d'être interverties. De fait, il est excessivement difficile de situer l'action dans le temps : les deux seuls repères sont les dates de Ploïcos, né dix-neuf ans après Diogène (p. 87) et mort à quatre-vingt dix ans (p. 244) ; mais la date de naissance du cynique de Sinope étant elle-même incertaine, il faut se contenter d'admettre que les trois amis ont vécu au IV^e siècle A.C., à peu près entre la mort de Socrate et les débuts d'Epicure, qui aurait d'ailleurs rendu visite au vieux Critos (p. 237-238). Quoi qu'il en soit, les trois protagonistes sont contemporains des grands noms de la philosophie grecque, en particulier Socrate et Platon.
- 11 En accord avec l'esprit de leur siècle, les trois acolytes passent en revue diverses doctrines philosophiques, font différentes expériences et entreprennent plusieurs catalogues dans lesquels ils rassemblent leurs observations, leurs définitions et leurs concepts provisoires. Critos expose le principe et le contenu de ces recherches : ils notent tout ce qu'ils remarquent, réfléchissent à divers problèmes éthiques et commencent à élaborer un système d'explication du cosmos. À l'instigation de Ploïcos, ils ont mis deux ans à fabriquer une petite boîte dans laquelle ils classent entre 300 et 350 tablettes de bois ou de cire sur lesquelles figurent d'une part les définitions de 108 concepts primordiaux, d'autre part 188 concepts secondaires :
- C'était un système infailible où rien ne pouvait se perdre, ni dans la boîte, ni dans la tête. Tous les éléments successifs, renvoyant à des suites dans un opisthographe allant d'alpha à oméga, étaient dotés d'un numéro, aussi bien dans la double rangée de la boîte que dans la tête de Ploïcos⁸.
- 12 Cette encyclopédie archaïque, qui ambitionne de constituer un catalogue de définitions fiables de toutes les réalités, contient des annotations, classées dans un ordre sauvage, sur un nombre extrêmement élevé de sujets, comme une liste de toutes les erreurs possibles et imaginables, des remarques sur la vérité et l'éthique, un projet d'histoire naturelle de la bêtise, des indications sur l'éducation, une liste des philosophes grecs ou une présentation des divers protagonistes. Ces mentions sont toujours susceptibles de rectification ou de prolongation, si bien que les mêmes sujets réapparaissent en différents endroits (p. 96-100). Ainsi la boîte contient-elle quatre tablettes consacrées

au concept d'« aphasie récompensée », c'est-à-dire l'abandon volontaire de toute forme de pensée, de parole et d'expression, remontant à l'époque préplatonicienne :

Peu de temps après la mort de Zénon (d'Élée) ou à peu de chose près (lorsque, dit Zénodote dans ses historiographies, Héraclite eut arrêté de rire et Démocrite de pleurer), un homme riche (et également sage) créa un prix pour philosophes indépendants ou professionnels ; il s'agissait de s'abstenir de manière systématique et intentionnelle de penser, parler, enseigner ou juger. La dotation de ce prix resta la même pendant dix ans, mais fut doublée la onzième année⁹.

- 13 Ils enregistrent sur une autre tablette que ce concept donna l'idée au philosophe Pasiphon de créer une école dans laquelle on s'entraînerait de manière systématique à l'« aphasie récompensée ». En se fondant sur le témoignage du disciple Pompylon, leur encyclopédie retrace l'histoire de cette institution, qui se compose de quatre classes distinctes, destinées aux idéalistes, aux apathiques, aux abstinents et aux silencieux progressifs, et comporte différentes sortes d'exercice :

L'ensemble des quatre classes n'avaient en commun que les disciplines suivantes : la chiromancie, la mancie, la reptation, le déplacement, l'immobilité, la marche, la logique, la rhétorique, la psychologie, le travail manuel, la magie, les cours d'art dramatique, la gesticulation correcte et la juste dégesticulation ; en outre, les élèves de toutes les classes devaient savoir par cœur la date de mort des grands philosophes, qu'ils récitaient dans un demi-sommeil¹⁰.

- 14 Comme le système élaboré par Ploïcos s'avère confus, Cabès entreprend de le rectifier, d'une part en classant les tablettes dans un ordre strictement alphabétique et d'autre part en multipliant les renvois ; puis, animé par le souci de précision, il en vient à esquisser un système concurrent, ou plutôt un « système complet de toutes les catastrophes possibles » (p. 102) et une hiérarchie des « conditions de production » (p. 103) afin d'établir une théorie du hasard (p. 113). Critos, quant à lui, renonce à élaborer un système et se contente d'un recensement de tout ce qui est mesurable, et en particulier des excréments (p. 112). Ces diverses formes de recherche sur la nature, le monde et la raison s'alimentent des expériences que font les trois amis au cours d'un long voyage.
- 15 Leur périple comporte deux versants assez clairement opposés, d'abord à travers la Grèce classique, puis en Égypte. Dans la première période, ils cherchent à construire un savoir rationnel à partir de l'observation des réalités qui les entourent ; dans la seconde, ils renoncent, au contact de la culture millénaire de l'ancienne Égypte, à l'élaboration d'un système philosophique.
- 16 Ils partent d'abord à Rhodes, où il font la connaissance d'un stoïcien cynique, Sthènes, grâce auquel ils apprennent ce qu'est une relation de cause à effet car, en marchant dans ses pas, ils perçoivent le rapport entre ses brûlures d'estomac et les gaz qu'il essaie en vain de contenir. Ils rendent aussi visite, près de Gournia, à Zénodote, spécialiste de palingénésie et de pédérastie, qui les entretient de ce qu'on appelle l'âme, substance immatérielle distincte du corps. À Volos, ils suivent les leçons du philosophe Sarpédon qui professe que le monde est un « tas de merde » et que la faute en revient à l'homme, dont personne ne sait ce qu'il est. Viennent ensuite Créon, spécialiste d'eurythmie, euthymie et euthanasie, qui prêche l'autodestruction de la race humaine, ainsi qu'Anticréon, son adversaire, apologiste de la vie, qui enseigne à renoncer à comprendre le monde. Ils se rendent encore à Patras pour y écouter toute une journée le discours de l'anachorète Diagora, rhéteur invétéré alors âgé de 114 ans, dont le

principe général est que le vrai est dans le général et qui passe son temps à parler sans réfléchir.

- 17 Leur périple s'interrompt un certain temps parce que Ploïcos se fait ôter une dent par un médecin nommé Kadmos afin d'éprouver la limite entre la douleur et la conscience de la douleur et que l'opération est suivie d'une infection assez grave qui les empêche de poursuivre : cet épisode est pour eux l'occasion d'approfondir leurs observations sur le rapport entre le corps et l'âme ainsi qu'entre la cause et l'effet, que nie catégoriquement le médecin, se dégageant ainsi de toute responsabilité dans l'infection de la mâchoire.
- 18 Lorsque Ploïcos s'est remis de cette infection, ils partent dans la région d'Arta pour rencontrer Typhon, un célèbre aphasique ; grâce aux indications d'un vieil infirme et du jeune Méson, ils parviennent à le trouver, perché sur un arbre dans une forêt de pins : leur première visite se conclut par un échec, car le maître refuse de leur répondre ; le lendemain, ils font une autre tentative, non sans s'être au préalable couverts de boue et d'excréments pour approcher le sage vivant dans un total état de nature, dont la théorie consiste à « tout rejeter, oublier, rayer, effacer, désapprendre » (p. 149-157).
- 19 Enfin, ils partent à la rencontre d'« un célèbre hédoniste, [...] du nom de Méton, ancien soldat, éducateur, rhéteur, poète et amant, en outre auteur de quelques œuvres comme par exemple *De la jouissance* et comment l'on en saisit toutes les conséquences¹¹. » Après une traversée désastreuse (p. 105-106), ils débarquent à Cyrcère *sic* et découvrent contre toute attente un vieil homme usé par la vie : Méton les accueille chaleureusement et entreprend de discuter avec Ploïcos, qui ne résiste pas aux mets et à l'alcool que lui sert l'hédoniste et perd ainsi toute son habituelle logique. Les conclusions de Méton marquent la fin de la première période :

Tu veux, dit-il à Ploïcos, délivrer, améliorer, corriger, éthiser, moraliser, tu veux diverses synthèses et cette prétendue humanisation, comme tu dis, tu veux découvrir et exterminer le point alpha de l'imbécillité qu'on peut rencontrer dans le monde ; je te souhaite bonne chance, mais à doses homéopathiques¹².
- 20 Ainsi s'achève la première partie de leur voyage, consacrée aux différentes formes de pensée élaborées par les philosophes présocratiques selon une « répartition trichotomique » (p. 96) : les sophistes, les cyniques et les cyrénaïques. Ces enseignements aboutissent à un constat d'échec qui incite les trois amis à entreprendre ce que Ploïcos appelle leur « grand voyage inductif » (p. 62).
- 21 Après un naufrage, il débarquent sur la côte égyptienne, épuisés et découragés, ayant perdu l'essentiel de leurs bagages. Ils se dirigent néanmoins à travers le désert en direction de Memphis, où ils s'installent sur un bateau en ruine et vivent d'expédients ; au bout d'un mois, ils peuvent acheter un âne et continuer leur périple, cette fois à destination des pyramides de Gizeh, qu'ils visitent, escaladent et mesurent selon les règles de Pythagore, non sans avoir auparavant essuyé un nouveau naufrage, cette fois sur le Nil. Ces mésaventures répétées conduisent à des dissensions entre eux et annoncent leur désillusion finale :

Il n'y a pas d'ordre ou de principe supérieur, dit Cabès en dormant (ou il faisait seulement semblant), même cette histoire d'âme est absurde, toutes les actions sont par conséquent absurdes, parce qu'il n'y a pas un seul point raisonnable dans nos organismes.
La raison est insaisissable, dit Ploïcos ; mais si cela ne te gêne pas, tu ferais bien d'ordonner tes pensées avant de les exprimer¹³.

- 22 Malgré cette contre-attaque, Ploïcos souffre en vérité de doutes similaires ; il multiplie alors les expériences telles qu'un séjour de deux semaines dans une tombe au pied de la grande pyramide : pendant cette ascèse, il voit apparaître en rêve un chameau, le grand Ghuzul, qui l'incite à abandonner les recherches métaphysiques au profit de la réalité :

Au nom du pet ammoniacal dont est issu le monde, vous êtes bel et bien là, on ne peut malheureusement plus rien y changer, faites donc des recherches sur ce qui existe et sur le fait que cela existe.

Mais c'est du nihilisme, dis-je, la trahison, l'infamie, l'anarchie.

Ce bavardage, dit Ghuzul, est ennuyeux. D'ailleurs, je ne suis absolument pas intéressé par ce qu'on appelle les problèmes moraux. Mais si tu penses maintenant à une théorie qui pourrait s'appeler *Est-on libre d'être indifférent ?*, continue sans perdre confiance.

Dis-moi, dis-je, y a-t-il pour moi un espoir, je veux dire, en ce qui concerne l'espoir ? Un progrès fondamental est-il possible ou non ?

Au nom du pet originel, dit Ghuzul, tu n'as pas d'autres problèmes ? L'espoir ? La réussite ? Le progrès ? La vieille amélioration ? Commence par toi-même, dit Ghuzul, travaille sans relâche à te connaître toi-même, avec le plus haut degré de conscience. Lorsque tu auras atteint la sphère de l'apathie, tu ne t'intéresseras plus qu'à l'atténuation, la résorption et l'implacable sérénité. Fais-toi connaître par un impitoyable humour, et non par des progrès¹⁴.

- 23 Le désespoir gagne alors irrémédiablement le plus fervent logicien des trois, qui se replie sur lui-même et renonce à toute forme de pensée et d'expression. Ses deux amis essaient de le guérir en recourant aux pouvoirs magiques d'un sage égyptien, Pinotem, figure antithétique du philosophe grec, fondateur d'une école où les élèves sont soumis à toutes sortes d'expériences extrêmes dans le but de découvrir où se situe le point obscur dans le concept d'homme. La visite de cette nouvelle école marque la fin de la formation des trois amis : Ploïcos reste en Égypte où il enseigne l'aphasie par l'exemple ; Cabès meurt sur le chemin du retour et Critos rentre seul en Grèce, où il vit pendant plus de soixante-six ans « de la bêtise humaine » (p. 229).
- 24 Sans doute, ce récit confus d'une quête philosophique avortée, qui débouche sur la découverte de l'absurdité du monde, est conçu pour égarer le lecteur, perdu au milieu des diverses scènes dont il n'apprend ou ne comprend souvent qu'après coup à quoi elles se rapportent, dans un mélange de considérations intellectuelles auxquelles s'opposent avec violence des évocations grivoises, scatologiques ou lugubres, entre des références allusives ou tronquées à la philosophie antique et des éléments inventés de toute pièce. À son habitude, Kieseritzky recourt par exemple à des noms de son cru ou détourne avec fantaisie les patronymes de certains philosophes connus. Ainsi Phanton semble-t-il répondre à Platon et se voit rebaptisé, au cours de son évolution, Post-phanton et Antiphanton, de même qu'un certain Sthène s'oppose à Antisthène.
- 25 Mais à mieux y regarder, le désordre apparent qui règne dans cet ouvrage repose sur une structure rigoureuse : après avoir retracé l'itinéraire des protagonistes, la chronologie de leur formation et les étapes de leur évolution intellectuelle, on réalise qu'il s'agit d'une histoire parallèle de la philosophie grecque du IV^e siècle A.C., d'un épisode fictif de cette grande époque de la culture, du parcours inconnu, car imaginaire, du grand Ploïcos qui, selon les propos de son ami et biographe Critos, « survécut à tous, Aristippe, Platon, Mélios, Antisthène et Aristote, ne les a jamais rencontrés et n'a jamais cherché à les fréquenter » (p. 244). Ploïcos est un logicien implacable, qui assimile l'ensemble de la culture contemporaine pour finalement la dépasser. Dans un effort d'organisation du savoir et de recherche de la sagesse, il aurait

admis la vanité des ambitions de ses collègues de tous bords et les auraient dépassées, en reconnaissant l'inexistence de la Raison.

- 26 L'écrivain s'attaque par là aux fondements de la culture occidentale : il retourne aux origines de la pensée rationnelle pour mieux la démolir. Pour lui, les philosophes sont d'invétérés bavards, qui s'expriment sans savoir ce qu'ils disent, ni disposer de certitudes. La parole est définie comme « ce que le penseur apprécie plus que tout », tandis que confronté à un aphasique avant de faire lui-même vœu de silence, Ploicos remarque :

Peut-être, [...], n'est-ce pas un vrai philosophe, c'est pourquoi il n'a pas de mal à se taire¹⁵.

- 27 L'itinéraire de Ploicos consiste dans une émancipation par rapport à la culture classique qu'il s'est efforcée d'assimiler depuis sa jeunesse. Dans ces conditions, Socrate apparaît comme la figure emblématique de la pensée dont le protagoniste principal se libère progressivement. Ainsi Critos rapporte-t-il, en l'entrecoupant de ses propres commentaires, un jugement que son ami fait à l'issue de la première phase du périple :

Des gens (éthiciens) du rang (comme on dit) de Socrate (l'immortel hermaphrodisme de Ploicos) avaient encore le temps de flâner, de déranger les autres avec leurs conceptions et de pratiquer la pédérastie pour répandre des idées simples¹⁶.

- 28 C'est le contact avec la culture égyptienne qui éloigne définitivement Ploicos du maître de la philosophie grecque :

Celui-ci, dit Nagib (en montrant la quatrième ou sixième cage), est un bavard comme Socrate, mais comme il marque une pause, je ne peux faire aucune démonstration.

Socrate, dit Ploicos, est peut-être un personnage douteux, mais il fut le premier à vouloir introduire des jugements qui correspondent aussi bien à l'expérience morale qu'à la réalité de la vie.

C'est pourquoi, dit Nagib, il a également fait de la pensée un objet d'étude ?

C'était bien visé et, de fait, cela toucha Ploicos à un point sensible, à savoir au point où se trouvait sa foi en la raison, son goût de la réflexion et son manque de pratique en ce qui concerne la réalisation des fins éthiques ; bref, Nagib le blessa¹⁷.

- 29 De même, Platon est plusieurs fois l'objet de critique, comme lorsque Sarpédon affirme :

[...] Platon sait toute une foule de choses, mais cette foule de pensées est confuse, c'est-à-dire qu'il s'agit de spéculations puériles, qui ne correspondent pas à sa maturité¹⁸.

- 30 Dans le cas de Platon, c'est surtout le recours au rêve et à la métaphore qui se voit remis en question au fil du récit. Le chameau que Ploicos perçoit en rêve pendant son ascèse au pied des pyramides remet quant à lui en cause la notion de monde supérieur, comme le raconte après coup le protagoniste :

Je répliquai que j'avais toujours été conscient d'une certaine infériorité. Mais, dis-je, pense aux êtres et aux qualités supérieures qui ont déjà traversé le monde, pense à Platon...

Abandonne ces ridicules efforts d'auto-affirmation, dit Ghuzul – ce sont des choses qu'imagine l'agent créateur de concepts au bord de l'abîme, comme avait l'habitude de dire feu ma mère¹⁹.

- 31 Platon perd alors toute influence sur Ploicos. C'est pourquoi Cabès et Criton essaient vainement, à l'issue du parcours, de le rappeler à la raison en évoquant son nom :

Faim, dit notre Ploïcos.

Platon, Platon, dîmes-nous avec un insistance fervente, platonicien, idée de l'idée,
être, essence, essentiel, noyau de l'essence –

Sauce au cumin, dit Ploïcos, silpium et silphium, alcool de coing, alcool de coing²⁰.

- 32 Ainsi, depuis le concours d'aphasie récompensée au temps des premiers philosophes (entre 480 et 370 A.C.) jusqu'à la mort de Ploïcos vers 300 A.C. en passant par l'école de Pasiphon datant du tout début du IV^e siècle A.C., c'est une école de pensée imaginaire, l'évolution du concept d'aphasie qu'imagine Kieseritzky. Élevée au rang de principe de vie et de pensée, la perte totale et volontaire de la parole est présentée comme une gageure lancée au genre humain. Dans cette vision alternative de la philosophie grecque, Ploïcos se présente comme le seul philosophe capable de réprimer son besoin de parole et de renoncer à chercher une explication rationnelle de la création ainsi qu'une loi morale universelle. Son enseignement passe non par la parole (*Lehre*), mais par l'action (*Handlung*). Sa réussite consiste à échouer sur la voie de la Raison.
- 33 Ce parcours est symbolisé par une truie nommée Sophie, homonyme de la sagesse, incarnation de l'intérêt égoïste dénué de morale, qu'un naturaliste spécialiste de la race porcine donne à Ploïcos au début de l'ouvrage. Les trois amis supportent tout d'elle, dans l'espoir « d'éveiller dans ses yeux bleux comme l'eau le reflet cristallin (Ploïcos) de la Raison » (p. 11). Mais Kieseritzky a peur d'elle, comme l'indique le titre de la trente-quatrième scène, « Phobos Sophie » (p. 78), dans laquelle la truie prend un malin plaisir à uriner dans la boîte encyclopédique et à détruire tous les efforts des trois philosophes. La truie est incapable du moindre progrès et c'est l'esclave muet des trois compagnons qui aura raison d'elle, en la vendant à un mystique égyptien qui entend la louer à des « pèlerins sodomites » (p. 207).
- 34 *La Gifle monstrueuse* rapporte donc le parcours intellectuel d'un philosophe antique qui aurait compris que l'homme cherche en vain une raison au monde et que cette quête stérile est un besoin aussi irréductible que le désir de s'exprimer – conviction profonde de l'écrivain, résumée avec justesse par Werner Jung :
- il n'y a pas de sens, ni d'ordre en ce monde, et pourtant, nous en avons besoin, nous construisons constamment des systèmes artificiels, avec lesquels nous ne trompons finalement que nous mêmes²¹.
- 35 Certes, dans le « projet d'une histoire naturelle de la bêtise » (p. 98) que Ploïcos intègre à son encyclopédie systématique, dans cette « histoire quasiment complète de la bêtise humaine » (p. 155) qu'il ambitionne de constituer afin de prévoir les erreurs à éviter, on reconnaît sans peine le projet flaubertien d'un *Dictionnaire des idées reçues*, « fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale, et arrangé de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non [...] »²². Dans une contribution sur *La Littérature et le comique*, Kieseritzky définit d'ailleurs lui-même *Bouvard et Pécuchet*, qu'on peut considérer comme l'introduction à cette encyclopédie de la bêtise, comme « une thérapeutique tout à fait extraordinaire, un véritable élixir de vie et de pensée »²³ et reconnaît :
- Aucun autre livre, me semble-t-il, ne m'a plus fortement ravi et influencé que cette histoire²⁴.
- 36 Mais le modèle que rappelle plus encore cet ouvrage est sans aucun doute *Candide ou L'optimisme*, auquel on peut même voir une allusion directe dans la leçon que tire Cabès de leur voyage de formation :
- Néanmoins, dit Cabès la voix éteinte, tout cela fut extrêmement intéressant, je ne suis devenu ni un homme heureux, ni un homme malheureux ; de toute évidence,

les expériences peuvent être neutres, si l'on ne conteste pas leur autoréduction ; auparavant, je voulais devenir centenaire ; bah, retournons en Grèce faire sans excès quelques recherches sur l'idéal ascétique et cultiver notre jardin, pour nourrir nos pensées sainement et sans passion...²⁵

- 37 *La Gifle monstrueuse* apparaît ainsi comme un conte philosophique de la fin du ^{xx}e siècle. La conclusion à laquelle arrive Kieseritzky semble analogue à celle que tire Voltaire quand il écrit :

[...] et Pangloss disait quelquefois à Candide : « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. – Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin »²⁶.

- 38 Pourtant, cette similitude est trompeuse, car l'issue de *La Gifle monstrueuse* constitue en réalité un renversement de la position de Voltaire : chez Kieseritzky, l'intempérant logicien finit par se taire et meurt en admettant la vacuité du monde, tandis que le candide représentant du bon sens s'éteint dans le désert sans pouvoir mettre en œuvre son projet de jardinage :

La mort de Cabès survint de manière surprenante. Il était en train de pisser et de dire (je crois) « épigénèse » – quand une mangouste, qu'un aigle avait lâché d'assez haut, lui tomba sur la nuque. Après avoir séché mon visage humide, j'enterrai Cabès (l'aigle vexé tournoyait au-dessus de nous) et poussai des pierres sur sa tombe pendant des heures ; à chaque pierre, je me défaisais d'une idée, d'une formule des temps passés, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien que le bourdonnement du temps et le vide familier²⁷.

- 39 C'est sans doute que deux siècles après les Lumières, la foi en la Raison est définitivement battue en brèche, que le bon sens est mort, et qu'il ne reste que la résignation face à l'absurdité.

NOTES

1. . Toutes les traductions sont de l'auteur de cette contribution. Pour des raisons de place, nous avons dû renoncer à faire figurer le texte original, auquel renvoient nos références.
2. . Jakob Burckhardt, *Griechische Kulturgeschichte*, Basel, Benno Schwabe & Co, 1957, t. III, p. 345.
3. . Ingomar von Kieseritzky, *Die ungeheuerliche Ohrfeige oder Szenen aus der Geschichte der Vernunft*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1981, p. 7.
4. . *Ibid.*, p. 7-8.
5. . *Ibid.*, p. 8.
6. . *Ibid.*
7. . *Ibid.*, p. 228.
8. . *Ibid.*, p. 85.
9. . *Ibid.*, p. 80.
10. . *Ibid.*, p. 90.

11. . *Ibid.*, p. 105.
 12. . *Ibid.*, p. 138.
 13. . *Ibid.*, p. 179-180.
 14. . *Ibid.*, p. 195.
 15. . *Ibid.*, p. 230.
 16. . *Ibid.*, p. 134.
 17. . *Ibid.*, p. 224.
 18. . *Ibid.*, p. 21.
 19. . *Ibid.*, p. 193.
 20. . *Ibid.*, p. 203.
 21. . Werner Jung, « Ingomar von Kieseritzky », dans *Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, 54. Nlg., p. 8.
 22. . Lettre de Flaubert à Louis Bouilhet du 4 septembre 1850.
 23. . Ingomar von Kieseritzky, « Die Literatur und das Komische. Bamberger Vorlesungen 24 », dans *Fußnoten zur neueren deutschen Literatur*, Bamberg 1993, p. 48.
 24. . *Ibid.*, p. 49.
 25. . Ingomar von Kieseritzky, *Die ungeheuerliche Ohrfeige [...]*, op. cit., p. 232.
 26. . Voltaire, *Romans et Contes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 259.
 27. . Ingomar von Kieseritzky, *Die ungeheuerliche Ohrfeige [...]*, op. cit., p. 237.
-

RÉSUMÉS

Dans son ouvrage paru en 1981, *Die ungeheuerliche Ohrfeige oder Szenen aus der Geschichte der Vernunft*, Ingomar von Kieseritzky imagine le voyage de formation de trois jeunes amis à travers la Grèce classique et l'ancienne Égypte au début du IV^e siècle avant J.-C., tel que le rapporte à la fin de sa vie l'un des trois acolytes. Ce texte touffu et en apparence confus retrace en fait de manière rigoureuse l'histoire d'une école de pensée imaginaire, l'aphasie, conçue comme un dépassement de la philosophie socratique et platonicienne. L'acteur principal de cette histoire, Ploikos, est un logicien remarquable qui commence par chercher une raison à l'univers pour renoncer finalement à élaborer une théorie du monde et se plonger dans un mutisme conséquent. Influencé sans doute par le modèle de *Bouvard et Pécuchet*, ce conte philosophique rappelle surtout *Candide* et illustre la conviction profonde de l'écrivain, selon laquelle le philosophe devrait se résigner à l'absurdité de l'univers.

In seinem 1981 erschienenen Werk *Die ungeheuerliche Ohrfeige oder Szenen aus der Geschichte der Vernunft* erdichtet Ingomar von Kieseritzky die Bildungsreise von drei jungen Männern durch das klassische Griechenland und das antike Ägypten am Anfang des 4. Jahrhunderts v. Chr., die von einem der drei Freunde am Ende seines Lebens dargestellt wird. Dieser dichte, wirr wirkende Text schildert gleichwohl auf stringente Art und Weise die Geschichte einer fiktiven Gedankenschule, die Aphasie, die als Überwindung der sokratischen und platonischen Philosophie aufzufassen ist. Die Hauptfigur der Erzählung, Ploikos, ist ein außerordentlicher Logiker, der zunächst nach der Vernunft in der Welt sucht, schließlich aber die Erarbeitung einer Universumstheorie aufgibt und in einem konsequenten Schweigen versinkt. Auch wenn der Einfluß von Flauberts *Bouvard et Pécuchet* zu spüren ist, erinnert dieser philosophische Roman vor

allem an Voltaires *Candide* und veranschaulicht die tiefe Überzeugung des Schriftstellers, der Philosoph könne nichts anders, als die Sinnlosigkeit der Welt zu akzeptieren.

AUTEUR

FRÉDÉRIC WEINMANN

Lycée Watteau de Valenciennes